

4. Suite et fin Haushofer

II. Parallèlement, ouverture au monde : estompement du moi, de la frontière entre moi et le monde. Tentation ou effet de dissolution du moi dans le monde.

1. Dépouillement, ascèse (déjà dit cours 2. I Robinsonnade)

2. Expérience radicale de la nature et de la solitude est le lieu d'une transformation de soi.

- p. 52 « Déjà aujourd'hui je ne suis plus la personne que j'ai été. Comment savoir dans quelle direction je vais ? Peut-être me suis-je déjà tellement éloignée de moi-même que je ne le remarque même pas. » Le besoin humain de contrôler ce qu'il devient est ici mis en défaut. Il faut accepter l'incertitude. « Quand il m'arrive de penser à la femme que j'étais avant que le mur ne fasse irruption dans ma vie, j'ai peine à me reconnaître en elle. Mais la femme qui a noté sur le calendrier, au dix mai, « inventaire », m'est, elle aussi, devenue étrangère ». Comme le formalise Canguilhem, la narratrice s'est adaptée à ses nouvelles conditions de vie, en se transformant. Cela va de pair avec la perte de ce qu'elle a été, mais sa conscience en garde le souvenir.
- Perte du nom = perte d'identité première, perte d'identité sociale (contrairement à Aronnax, clairement identifié comme un savant, mais comme Nemo, devenu « personne » en s'immergeant dans la nature, en quittant la société des hommes) = p. 52 « Je l'avais donc presque oublié et je n'y changerai rien. Puisqu'il n'y a personne pour prononcer mon nom, il n'existe plus. » La narratrice n'est jamais nommée.
- abandonne tous les oripeaux de sa fonction sociale et de son identité sociale : p. 301 « Mes bêtes ne prêtaient aucune attention à ma façon de m'habiller, il est clair qu'elles ne m'aimaient pas pour mon aspect. Sans doute leur manquait-il d'ailleurs le sens de la beauté. Je ne crois pas qu'un homme aurait pu leur paraître beau » le sens esthétique manque tout de même aux animaux – autre spécificité humaine ?
- Visage même de la narratrice lui paraît « superflu ».

=> authenticité ou solitude et perte d'humanité ?

3. Fusion avec la nature – estompement, effacement de soi au profit de cette immersion qui brouille les frontières du moi :

- p. 215 longue citation « quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées ». C'est un processus qui s'est réalisé insensiblement (les « frontières étaient encore très nettes » le second été) mais ensuite « Il m'est parfois difficile, en écrivant, de maintenir la frontière entre mon moi ancien et mon moi nouveau, ce moi nouveau dont je ne suis pas sûre qu'il ne soit lentement aspiré par un nous plus grand que lui » (...) « Dans le silence bruissant de la prairie, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté. Autrefois j'avais tiré toute ma fierté d'être une telle vie, mais sur l'alpage cette vie m'apparaissait misérable, un néant bouffi d'orgueil ».
- ces réflexions amènent la narratrice à remettre en cause son rôle : p. 214 quand Tigre tue un lézard : « Que pouvais-je y faire ? Je ne suis pas le dieu des lézards ni celui des chats. Je suis en dehors de tout cela et il vaut mieux que je ne m'en mêle pas. Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. [Robinson Crusoë dans le roman de

4. Suite et fin Haushofer

Defoë agit comme une sorte de puissance supérieure : il sauve Vendredi, il tue les autres « sauvages » qui attaquent ce dernier... sans jamais remettre en cause son rôle] »

- narratrice envisage même avec sérénité sa disparition totale, dans la pensée que la nature comme le dit le dicton populaire avec une personnification abusive, « reprend ses droits » : « la forêt vient facilement à bout de mon gâchis » (cf Verne, force créatrice de la nature face à la puissance destructrice de l'homme) « Un nouveau chevreuil grandit et un autre animal court à sa perte. Je ne suis pas un trouble-fête bien sérieux. Les orties continueront à pousser, ... et elles me survivront. Elles ont tellement plus de temps que moi. Un jour je ne serai plus là et plus personne ne fauchera le pré, alors le sous-bois gagnera du terrain puis la forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquérant le sol que l'homme lui avait volé. (...) Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent. » → à grande échelle, l'action de l'homme est finalement négligeable ici.
- Mais la narratrice éprouve le sentiment d'être à sa place et d'avoir accès à une forme d'expérience nouvelle de la nature p. 258 : « Ici dans la forêt je me trouve enfin à la place qui me convient ». p. 258 « Je vois la croissance, verte et silencieuse, des plantes ».

4. Un nouveau rapport au temps se met en place en même temps que des réflexions et prise de conscience diverses :

- p. 257 « Auparavant j'allais toujours quelque part, j'étais toujours pressée et exaspérée car partout où j'arrivais je devais attendre mon tour. J'aurais aussi bien pu flâner en route. Il m'arrivait de prendre conscience de mon état et aussi de l'état du monde mais je n'étais pas capable de me démarquer de cette vie stupide » → la narratrice éprouve dès lors une sorte de libération (pourtant asservissement au rythme des saisons, mais en réalité libération par rapport à la vanité de la vie. Nécessité de s'économiser : « En ville, on peut vivre de longues heures de façon trépidante, le système nerveux s'en trouve ruiné, mais on peut tenir longtemps. Mais personne n'est capable [d'accomplir des travaux des champs] d'une façon trépidante ». p. 257.
- On a déjà parlé précédemment de la disparition du temps des horloges au profit du temps naturel du cycle des saisons et des journées (cours 2)

→ le récit d'une adaptation, de transformation des normes qui régissent la vie de la narratrice.

[NB : penser, s'il est question de maladie, à rapprocher Canguilhem et Haushofer = rapport à la vie qui est devenu pathologique]

- p 245 relativisme

→ critique de sa vie passé, de la civilisation humaine et de la société de consommation, superficielle et mortifère = rejet car empêche l'épanouissement, civilisation mortifère, violente et meurtrière.

- p. 257-258 : objets techniques devenus des dieux. Très long passage, n'en retenir que de brefs extraits : « Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent **leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage.** » Un peu avant : « Je n'en veux pas aux fabricants d'autos... »
- rejet des bijoux inutiles sur des mains qui sont devenues des outils.
- Critique d'instinct destructeur des hommes qui s'exprime dans la chasse : « On est en train de payer le fait que tous les prédateurs ont été décimés » → surpopulation de chevreuils.

4. Suite et fin Haushofer

L'homme détruit un équilibre qui s'instaure dans la nature (écosystème : cf J. Verne, p. 528 prolifération des herbes dans l'embouchure des fleuves tropicaux en raison de l'anéantissement par les hommes des manates qui s'en nourrissent → développement de la fièvre jaune).

- Pp 277 278 souhaite la disparition des hommes ou s'en réjouit
- p 188 référence au gâchis provoqué par les hommes et à leur violence : « Si tous les hommes m'avaient ressemblé, il n'y aurait jamais eu de mur » ; opposition entre le temps nécessaire pour créer et le temps nécessaire pour détruire : « Elever un enfant représente vingt ans de travail, le tuer ne prend que dix secondes. » → réflexion sur le temps nécessaire pour élever Taureau : « Et tout cela a eu lieu en vain. Je ne peux m'empêcher d'y voir un désordre horrible et excessif. L'homme qui l'a abattu était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi. Le désir de tuer devait déjà sommeiller en lui auparavant » → la folie et les privations n'ont fait que révéler sa nature. « je pourrais aller jusqu'à en avoir pitié puisque telle était sa nature. Pourtant j'essaierai toujours de l'éliminer parce qu'il m'est impossible de supporter qu'un être ainsi constitué puisse continuer à tuer et à détruire » → responsabilité humaine, choix éthique dont la narratrice ne peut se défaire.

→ réflexion sur la mort et le cycle de la vie.

- p. 72 « Au moment où je revenais de la vallée, je n'avais pas encore compris que ma vie passée venait brusquement de prendre fin, ou plutôt ma tête seule le savait, et c'est pourquoi je n'y croyais pas. Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment. C'est ainsi que je n'ignore pas, comme tout un chacun que je vais mourir, mais mes pieds, mes mains, mes entrailles l'ignorent encore et c'est pourquoi la mort me paraît irréelle. » → conscience corporelle vs conscience spirituelle / cf technique vs science ou raison chez Canguilhem. Le véritable savoir est un savoir du corps, au sens propre un savoir incorporé.
- Scandale de la mort et de la violence infligées gratuitement, recherche de sens p. 321 pas de réponse. Acceptation de l'absence de réponse : « je voudrais savoir pourquoi l'homme a tué mes bêtes. Je ne le saurai jamais et peut-être est-ce mieux ainsi ».
- la narratrice expérimente à travers ses animaux l'incertitude de la vie, son imprévisibilité. p. 187-188 symbolisent le rythme et l'incertitude de la vie « Peut-être que la chatte retournera dans la forêt au printemps et qu'elle aura encore des petits. Qui sait. » (pas de point d'interrogation → acceptation. Acceptation résignée de la souffrance qui fait partie de la vie, et qui est le prix à payer de l'amour. (souffrance que Nemo n'accepte pas) : « Aussi longtemps qu'il y aura dans la forêt un seul être à aimer, je l'aimerai ». Amour, une autre facette de la spécificité humaine.
- p. 149 Perle et le renard : « Fallait-il en faire payer le prix à ce beau renard plein de vie ? » [un peu déjà dit] → prise de conscience de l'amoralité de la nature et de sa propre moralité, spécificité humaine : « je suis un être humain et je pense et j'agis comme tout être humain. Je n'en serai délivrée que par la mort » Mais acceptation d'un monde où les animaux suivent leur instinct. p127 torture innocente de la chatte : « Je n'ai jamais vu d'yeux plus innocents que ceux de ma chatte après qu'elle a torturé à mort une petite souris » → nécessité d'accepter ce qui est inacceptable ou incompréhensible, car c'est la loi du vivant.
- p. 246 la solitude a même pour effet de permettre une sensibilité plus grande à la beauté car elle laisse plus de place aux sens et moins de place à la réflexion : « la solitude me

4. Suite et fin Haushofer

permettait parfois de voir encore une fois, sans souvenir ni conscience, la splendeur de la vie. » (Canguilhem – Verne = émerveillement devant l'inventivité de la vie et la beauté de la nature, sorte de miracle)

III. Le rôle de l'écriture, de la transmission (Canguilhem et Aronnax)

1. Soins accordés à la vraisemblance et à la chronologie : boucle début/fin

→ extrême travail sur la chronologie, alors que la narratrice donne l'impression de perdre la notion du temps mesuré, et qu'il est difficile pour le lecteur de se repérer dans l'oeuvre (impression de retour cyclique).

- p. 9 « Aujourd'hui cinq novembre je commence mon récit ». Mais pacte de lecture ambigu = savoir incertain de la narratrice : « je ne sais même pas si aujourd'hui est bien le cinq novembre »
- p. 321 « Lorsqu'en novembre l'hiver fit son entrée, je décidait de commencer ce récit. » → récit finalement clos sur lui-même, parole de la narratrice s'éteint, la suite reste inconnaisable au lecteur.

2. Pourquoi écrire ?

- Buts de l'écriture incertains → ne pas perdre la raison / éviter d'avoir peur. On comprend à la fin que la narratrice écrit après la mort de Lynx et Taureau. Écriture permet de garder espoir : « je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue. Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau » → écriture manifeste maintien de l'espoir et de la vie. p. 321 – et pourtant la parole s'éteint... mais le lecteur est invité à recommencer la lecture (sorte de cycle).
- Recherche de communication, façon de renouer un contact avec les humains qui s'est révélé décevant dans la vie : p. 98 : « Depuis quelques jours il m'est apparu clairement que j'espère que quelqu'un lira ce récit. Je ne sais pas pourquoi je le souhaite, cela ne fera aucune différence. Mais mon coeur bat plus vite quand je me représente que des yeux humains se poseront sur ces lignes et que des mains humaines tourneront ces pages. » → le lecteur réel rejoint le lecteur fictif et devient un survivant lui aussi, aspiré dans la fiction.
- p 247 importance écriture
- p 316 pas d'hybris

3. Comment interpréter le silence final de la narratrice ?

- Maintien de la conscience en dehors de la parole, ou disparition de la conscience sans effort de communication ? Pour le lecteur, cela revient au même = disparition de la narratrice aspirée par ce monde.